

chambre de Laura était celle d'une antichambre donnant sur le couloir. Quand je voulus l'ouvrir, je m'aperçus que le verrou intérieur était poussé.

Je heurtai aussitôt, et la porte fut ouverte par cette lourde et grosse servante dont l'insensibilité, digne d'une bûche, avait mis ma patience à une si rude épreuve le jour où je trouvai le chien blessé. Depuis, j'avais découvert qu'elle s'appelait Margaret Porcher, et qu'elle était la plus maladroite, la plus sordide, la plus entêté de nos femmes de service.

La porte ouverte, elle se plaça aussitôt sur le seuil, et se tint devant moi dans un silence obstiné, grimaçant je ne sais quel sourire.

— Pourquoi restez-vous là ? lui dis-je. Ne voyez-vous pas que je veux entrer.

— Ah ! oui, mais il ne faut pas... Ce fut toute la réponse que j'obtins, avec une autre grimace plus accentuée encore que la première.

— Comment osez-vous me parler ainsi ? Faites-moi place à l'instant !

Elle étendit de chaque côté, comme pour me barrer le passage, un gros bras orné d'une main rouge, et de sa tête stupide, elle m'adressait lentement un geste négatif.

— Ce sont les ordres de monsieur, disait-elle, toujours en branlant la tête.

J'eus besoin de tout mon empire sur moi-même pour m'empêcher de discuter l'affaire avec elle, et pour me remettre en mémoire que toute parole sur ce sujet devait être dorénavant adressée à son maître. Je tournai le dos à cette péronnelle, et descendis immédiatement pour chercher ce digne patron. Je le dis à regret, ma résolution de conserver mon sang-froid malgré tous les motifs d'irritation que sir Percival pourrait me donner, cette résolution si sage était, en ce moment, aussi complètement oubliée que si je ne l'eusse jamais prise. Du reste, — après tout ce que j'avais souffert et con-

tenu, dans cette maison, — je trouvais un véritable bien-être à me sentir si en colère.

Le salon et la salle du déjeuner étaient vides l'un comme l'autre. Je me rendis dans la bibliothèque ; et là je trouvai, avec madame Fosco, sir Percival et le comte. Tous trois étaient debout, fort près l'un de l'autre, et sir Percival tenait à la main une petite bande de papier. Au moment où j'ouvris la porte, j'entendis le comte qui lui disait : — Non !... mille fois non !...

J'allai droit au maître du château, et le regardant en face :

— Dois-je comprendre, sir Percival, lui demandai-je, que l'appartement de votre femme est une prison, et que cette prison a pour geôlière la fille de service chargée de vos ordres ?

— Oui, c'est là justement ce qu'il vous faut comprendre, me répondit-il. Et prenez garde que ma geôlière ne reçoive double consigne ! prenez garde que votre chambre aussi ne se change en prison !

— Prenez garde, vous, à vos procédés envers votre femme !... et prenez garde à vos menaces contre moi ! dis-je, éclatant tout à coup dans le premier feu de ma colère. L'Angleterre a des lois qui protègent les femmes contre l'insulte et la cruauté. Si vous faites tomber un cheveu de la tête de Laura, si vous osez empiéter sur ma liberté, advenue que pourra, j'en appelle immédiatement à ces lois !

Au lieu de me répondre, il se tourna vers le comte.

— Que vous disais-je ? demanda-t-il. Et maintenant, qu'en dites-vous ?

— Ce que j'en ai déjà dit, répondit le comte : Non, encore une fois.

Même absorbée comme je l'étais par ma véhémence indignation, je sentais, à ce moment, ses yeux gris, calmes et froids, arrêtés sur mon visage. Ils se détournèrent de moi, aussitôt qu'il eut parlé, pour jeter à sa femme un regard significatif.

Madame Fosco vint immédiatement se placer à côté de moi, et, une fois là, interpellant sir Percival, avant que lui ou moi eussions pu reprendre la parole :

— Veuillez m'accorder un instant d'attention, lui dit-elle, de sa voix claire et froidement contenue. J'ai à vous remercier de votre hospitalité, sir Percival, et à vous dire que je ne compte pas en profiter plus longtemps. Je ne saurais séjourner dans une maison où les dames sont traitées comme l'ont été, aujourd'hui, votre femme et miss Halcombe !...

Sir Percival recula d'un pas, et dans un silence de mort, la contempla de ses yeux grands ouverts. La déclaration qu'il venait d'entendre, — déclaration que madame Fosco, il le savait aussi bien que moi, ne se serait jamais permise sans l'autorisation de son mari, — semblait le pétrifier d'étonnement. Le comte, toujours debout à côté de sa femme, la contemplait avec l'admiration la plus enthousiaste.

— Elle est sublime ! se disait-il à lui-même. Tout en parlant, il se rapprochait d'elle, et lui prenant la main, la passait sous son bras : — Je suis à votre service, Eléonor, continua-t-il avec une dignité tranquille que je ne lui avais jamais vue auparavant. Je suis également au service de miss Halcombe, si elle me fait l'honneur d'accepter toute l'assistance que je puis mettre à sa disposition.

— Par le diable ! que voulez-vous dire ? s'écria sir Percival, au moment où le comte, sa femme au bras, s'acheminait tranquillement vers la porte.

— La plupart du temps, je veux dire ce que je dis ; mais, cette fois, je veux dire ce que dit ma femme, répondit l'impénétrable Italien. Nous avons, pour le moment, changé de rôles, et je pense exactement comme madame Fosco...

Sir Percival froissa le papier qu'il tenait dans sa main, et venant se placer, avec un autre blasphème, entre le comte et la porte :

— Comme vous voudrez... dit-il à

demi-voix, avec l'accent de la rage déçue. Comme vous voudrez, et nous verrons ce qui en arrivera... Sur ces mots, il quitta la bibliothèque.

Madame Fosco interrogea son mari du regard : — Il s'en est allé bien soudainement, dit-elle. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie qu'à nous deux nous venons de rappeler à la raison le plus mauvais caractère des Trois-Royaumes, répondit le comte. Cela signifie, miss Halcombe, que lady Glyde ne sera plus soumise à un traitement indigne, et que l'impardonnable insulte dont vous avez été l'objet ne se renouvellera plus. Laissez-moi vous exprimer mon admiration pour votre courageuse conduite dans un moment des plus critiques.

— Admiration sincère, insinua madame Fosco...

— Admiration sincère, répéta le comte, écho docile de sa moitié.

Je n'avais plus, pour me soutenir, cette force que je puisais naguère dans ma résistance à l'injustice, à l'outrage. L'inquiet besoin que j'éprouvais de revoir Laura ; de savoir ce qui s'était passé à l'embarcadère, le sentiment de l'impuissance à laquelle j'étais réduite, faute de connaître au juste les incidents qui venaient d'avoir lieu, tout cela pesait sur moi d'une manière intolérable.

Je tâchai de sauver les apparences, en parlant au comte et à sa femme sur le ton qu'eux-mêmes venaient d'adopter vis-à-vis de moi. Mais les paroles expiraient sur mes lèvres ; — la respiration me manquait, — mes yeux se tournaient involontairement du côté de la porte. Le comte, qui comprenait mon anxiété, ouvrit cette porte et sortit, ayant soin de la tirer après lui.

Au même moment, sir Percival descendait bruyamment l'escalier. Je les entendais se parler tout bas au dehors, tandis que Madame Fosco, de son accent le plus calme et avec toutes les formes de l'éti-